LES FIGURES DE L'OPPOSITION OUVRIÈRE

À PROPOS DE

Christian Corouge et **Michel Pialoux**, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*, Marseille, Agone, 2011, 463 p., 23 €.

Conditions de vie, de travail et d'émancipation, politique ouvrière et militantisme au ras des ateliers se croisent dans le riche dialogue qui s'est noué au fil des ans entre Christian Corouge, ouvrier chez Peugeot, et Michel Pialoux, sociologue, et que restitue *Résister à la chaîne*. Pour Xavier Vigna, ce livre, destiné à devenir un classique, interroge aussi les conditions d'enquête et la place du sociologue : comment retranscrire la parole des ouvriers sans l'usurper ?

Par **XAVIER VIGNA***.

* Xavier Vigna est maître de conférences à l'université de Bourgogne. Ses travaux portent sur l'histoire ouvrière et les années 1968. Il est notamment l'auteur de *L'Insubordination ouvrière dans les années 68* (PUR, 2007) et publiera en février prochain une *Histoire des ouvriers en France au xx^e siècle* (Perrin, 2012).

Christian Corouge, ouvrier et militant syndicaliste, a travaillé à l'usine peugeot de Sochaux de 1969 à 2011.

Michel Pialoux est sociologue. Il est notamment l'auteur, avec Stéphane Beaud, de *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard* (Fayard, 1999).

Quand un sociologue ou un historien conduit un entretien avec un ouvrier, cela mène le plus souvent à un article ou à un livre, signé par le chercheur, dans lequel l'ouvrier reste un informateur, une source, et où le chercheur pense et interprète le discours ouvrier dans une position de surplomb. *Résister à la chaîne* tranche avec cette tradition. Comme le souligne le sous-titre de l'ouvrage, il s'agit avec ce livre d'un vaste dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue. Cet échange, noué entre 1983 et 1985, a déjà donné lieu à des « Chroniques Peugeot » publiées dans les *Actes de la recherche en sciences sociales* en 1984 et 1985. Une large partie de ces entretiens est ici reprise et éditée par les bons soins de Julian Mischi.

Militer consiste d'abord à se confronter au patron : « Peugeot », un patron « pas con », individualisé pour les besoins de l'affrontement.

Deux hommes, donc, dialoguent longuement. L'un, Michel Pialoux, est un sociologue qui a travaillé pendant une trentaine d'années sur le monde ouvrier. Ce travail inaugure d'ailleurs une enquête au long cours sur l'univers ouvrier dans le Pays de Montbéliard, qui a débouché sur une série de publications, dont la principale, *Retour sur la condition ouvrière. Enquêtes aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard,* est cosignée avec Stéphane Beaud et dédiée à Christian Corouge et à son épouse, Claude[1]. L'autre, Christian Corouge, est un ouvrier originaire de Cherbourg, qui débarque à Sochaux après la grande grève de mai-juin 1968, son CAP en poche, et qui est embauché dans un atelier de carrosserie comme ouvrier spécialisé (OS).

Dans les années 1970, Corouge participe à deux expériences militantes qui le marquent en profondeur. La première, syndicale à la CGT et politique au PCF, le conduit notamment à exercer pendant de longues années les fonctions de délégué syndical dans la principale usine de Peugeot à Sochaux. La seconde se traduit par une participation active au Groupe Medvedkine de cette même ville. Ce groupe, créé à Besançon dans la foulée de la grève de la Rhodiaceta, propose une rencontre inédite entre cinéastes et ouvriers qui débouche sur une série de courts métrages. Après le départ de Pol Cèbe, son animateur, au centre de loisirs et de culture du comité d'entreprise des usines Peugeot de Clermoulin, se crée un second groupe qui produit à son tour quelques films jusqu'en 1974[2].

Corouge traverse une très grave crise personnelle au début des années 1980. Le dialogue qui se noue avec Pialoux après le temps de travail, et presque contre lui, est une chronique de cette crise en même temps qu'une tentative de la surmonter. Les déplacements qu'il opère et les thèmes qu'il déploie nous donnent aujourd'hui à lire un très grand livre. Déplacement vers un espace, le Pays de Montbéliard, vers une entreprise, Peugeot, vers une usine, celle de carrosserie, quand tant de sociologues et d'historiens parisiens sont plus commodément restés à Renault-Billancourt, la forteresse ouvrière supposée[3]. Ce déplacement vers la plus grande concentration ouvrière de France entraîne aussi une confrontation avec une emprise patronale puissante et avec une répression antisyndicale féroce – qui va jusqu'à la création de syndicats jaunes qui tabassent et laissent pour mort un ami intime de Corouge (p. 299-300), ou encore jusqu'à acculer un militant, Philippe Marchau, au suicide.

Si les travaux sur cette « enclave » se sont multipliés depuis vingt-cinq ans, donnant le sentiment d'un territoire bien arpenté[4], l'enquête de Pialoux est inaugurale à bien des égards. Le livre donne ainsi à voir les dimensions multiples du militantisme ouvrier. Militer consiste d'abord à se confronter au patron : « *Peugeot* », un patron « *pas con* » (p. 27), individualisé pour les besoins de l'affrontement. Or ce militantisme suppose un matérialisme fondamental, à savoir partir de la réalité du travail ouvrier, un travail physique et répétitif qui abîme les corps, « *les nerfs et l'ulcère à l'estomac* » (p. 36), et déforme les mains, « *trop sèches et trop dures* » (p. 37). Sauf que cette connaissance du travail ouvrier et de la réalité de la chaîne n'a rien d'évident ni de spontané : elle suppose un

investissement militant et passe notamment par des enquêtes régulières auprès des ouvriers. Elle s'inscrit ensuite dans une élaboration de la parole ouvrière. À cet égard, le récit que fait Corouge de ses combats pour imposer « *l'expression d'un langage de revendications de chaîne* » (p. 115) constitue l'un des apports majeurs de l'ouvrage. Avant la grève d'octobre 1981, les prises de parole, y compris à la CGT, étaient le monopole des leaders syndicaux, ouvriers professionnels ou techniciens (p. 48-49). Ainsi, le militantisme des OS suppose aussi une lutte interne et débouche sur toute une sociabilité informelle, au ras des ateliers, que Corouge décrit avec saveur – comme l'opposition, qu'on laisse au futur lecteur le soin de découvrir, entre les « *Cosaques* » et les « *Soviets* ». En ce sens, le livre questionne les conditions d'une politique proprement ouvrière. Et ce témoignage s'inscrit en faux contre la vision niaise ou irénique d'une adéquation parfaite et immédiate entre la classe ouvrière et les organisations censées l'incarner. On apprend ainsi que Corouge, militant valeureux s'il en est et tribun proprement exceptionnel, présente la douloureuse particularité d'avoir été exclu à deux reprises du Parti communiste.

L'émancipation, martèle Corouge, passe aussi, voire d'abord, par la culture. En même temps qu'il est militant syndicaliste, il fait fonction de passeur culturel, signalant des auteurs pour les faire connaître, tels Roger Vailland et Claire Etcherelli par exemple (p. 166), ou incitant son épouse à les acquérir par la bibliothèque du comité d'entreprise[5]. À ceci près que ce rapport à la culture est *aussi* douloureux et violent : « *Pour moi, la culture, c'est un peu ça, le sens de la culture : à un moment donné on te* heurte. *T'as des idées et d'autres te heurtent et, à un moment donné, ça te met tellement en colère qu'on t'ait heurté comme ça, que ça te provoque, quoi, et qu'il faut que tu te battes* » (p. 273-274). Ce combat pour conquérir la culture et dépasser la douleur ou la colère s'opère malgré et contre le travail. Un passage admirable sur la lecture ouvrière militante apporte un éclairage, inédit à ma connaissance, sur l'autodidaxie et les difficultés qu'elle suppose :

« *Mais le travail de chaîne aussi t'oblige à lire très vite… tellement vite… une habitude de lecture militante qui est bonne d'une certaine façon mais qui est sûrement pas bonne d'une autre, qui est même sûrement le pire de ce qui peut arriver. Ça veut dire que tu n'aperçois même plus les points, ni les virgules, ni les intonations d'une phrase, ni rien… Tu écharpes ça, tu calcules, tu te dis cette page-là ça fait rien, tu sautes… Tu vas tout de suite au contenu, tu vas jamais à la forme littéraire du truc, c'est ça la façon militante de lire des livres… Tu dévores et tu prends… où tu peux baiser le patron, et le reste, même si c'est bien, t'en as rien à branler du reste. Tu l'as baisé, ça va. C'est une histoire… pas si personnelle que ça… une histoire du mouvement ouvrier, d'un mouvement de haine sociale. Je le dis bêtement peut-être, je le dis crûment…* » (p. 323)

C'est sans doute ainsi que Corouge a lu Gramsci (p. 205), vite et dans la haine. Et ces manières de lire en valent assurément d'autres !

Une période se découvre aussi, celle des années 1980, où la main-d'œuvre ouvrière est toujours plus bigarrée, avec des femmes et des immigrés, et le côtoiement dans l'espace de travail à la fois simple et informel, mais aussi compliqué par la misogynie et la xénophobie que Corouge entend contrer au quotidien (p. 82-95). De même, il y a toute une série de passages passionnants sur les loisirs et la manière dont s'entretiennent une sociabilité et par là une *subculture* ouvrières. Surtout, le livre donne à voir le début d'un hiatus entre la gauche au pouvoir et la classe ouvrière. La victoire de Mitterrand à l'élection présidentielle de 1981 est en effet

C'est sans doute ainsi que Corouge a lu Gramsci, vite et dans la haine. Et ces manières de lire en valent assurément d'autres !

EXTRAIT **« LA CULTURE ELLE EST LÀ »**

En tout cas, ce genre de document [réalisé par un technicien et C. Corouge dans le cadre d'une commission pour l'amélioration des conditions de travail], c'est un boulot immense. La culture, elle est là, dans ce genre d'expérience où personne, personne au niveau ni syndical, ni politique, aussi bien CGT que CFDT, ne nous avait donné vraiment un coup de main. On a bossé comme ça pendant un an, solitairement… y'avait une espèce de petit groupe constitué… « Mais qu'est-ce qu'on pourrait faire pour les baiser, moi OS et puis toi technicien ? » On a bossé et puis on a réussi à faire ce document. Et ça c'est quelque chose de très important, ce genre de document. Tu t'aperçois, en le lisant, qu'ils ont baisé tous les OS, que c'est pas possible de continuer comme ça, que c'est une méthode économique qui est vouée à l'échec. À moins que Renault et Peugeot soient capables d'embaucher que des immigrés pour les foutre dehors deux ans près, ils pourront pas surmonter le dilemme qui existe entre productivité et classe ouvrière immigrée, ou alors ils mettront des robots. Et comprendre ça, c'est plus important que le reste…. Pour moi c'est ça la culture aussi…

Je crois que je suis stalinien en disant ça, je veux dire que j'ai pas envie de discuter uniquement de poèmes ou de rimes, alors que j'aime vachement ça. Et la musique, c'est aussi quelque chose de vachement important pour moi, la culture, c'est le droit d'apprendre comment tu peux vivre, comment les mecs peuvent vivre, et comment influer sur le sens de leur vie.

Christian Corouge & Michel Pialoux, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier Peugeot et un sociologue*, Marseille, Agone, 2011, p. 327.

abondamment fêtée à Peugeot (p. 168-170). Mais face à la minceur des transformations effectives de la condition ouvrière – les lois Auroux de 1982 pour l'essentiel –, Corouge repère précocement, dès 1983, un basculement et s'indigne : « *Alors maintenant, on n'est plus "stalinien" dans ce gouvernement de gauche, on discute plus de la classe ouvrière. Qu'est-ce qu'on peut faire pour elle ?* » (p. 320). La reprise de l'adjectif « *stalinien* », dans un retournement du stigmate, signale à cet égard combien l'adéquation entre Parti communiste et défense de la classe ouvrière a fonctionné chez nombre d'ouvriers, et par là la perte qu'a représentée le déclin continu du PC depuis.

Enfin, pour en revenir au travail de Michel Pialoux, le livre montre toutes les difficultés et les tensions qui surgissent dans le déroulement de l'enquête. Un épisode, qui relate la colère de Corouge à la suite d'un débat télévisé entre « *intellectuels* » sur le monde communiste, est à cet égard tout à fait passionnant. L'ouvrier s'emporte contre les manières de discourir des clercs, qu'il ressent comme une provocation et une agression (p. 312). Alors qu'il s'y autorise très rarement, Pialoux commente : « *Il me semble qu'au centre du discours qu'il me tient il y a comme un vertige de la dépossession, une souffrance née d'un sentiment d'exclusion, de la conscience de ne pas pouvoir être vraiment maître de son expression, de l'idée qu'il lui faut passer par d'autres – des "intellectuels" – pour écrire son livre, son texte* » (p. 314). De fait, tout chercheur en sciences sociales qui travaille sur les milieux populaires affronte (ou devrait affronter) ces questions à la fois épistémologiques et politiques : comment enquêter sans déposséder ? À quelles conditions peut-on travailler *avec* les ouvriers et pas seulement *sur* eux ? Pialoux se garde bien d'y répondre, mais ce livre, jusque dans ces incises, offre assurément une piste.

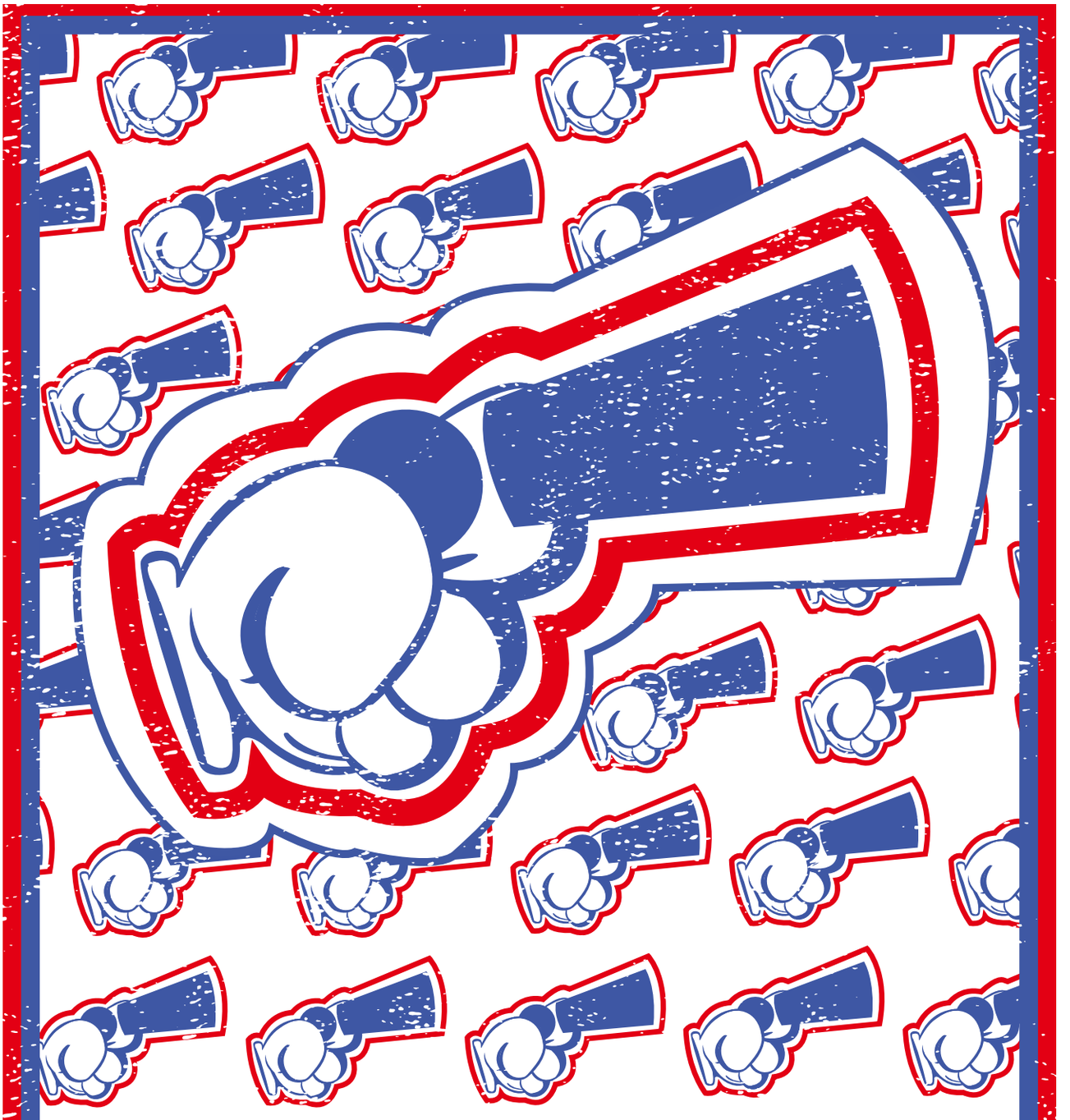
Sans prétendre avoir résumé le volume, on espère en avoir donné le goût. C'est en tout cas un grand ouvrage avec lequel on cheminera longtemps. Il faut par conséquent saluer et remercier chacun de ceux, des auteurs aux éditeurs, qui l'ont rendu possible. ■

De fait, tout chercheur en sciences sociales qui travaille sur les milieux populaires affronte (ou devrait affronter) ces questions à la fois épistémologiques et politiques : comment enquêter sans déposséder ? À quelles conditions peut-on travailler avec *les ouvriers et pas seulement* sur *eux ?*

NOTES

■ 1. Paru aux éditions Fayard en 1999. ■ 2. Ces courts métrages ont été récemment réédités : *Les Groupes Medvedkin. Besançon et Sochaux*, deux DVD accompagnés d'un livret de 59 p., Éditions Montparnasse, 2006. Sur ces groupes, voir en particulier le témoignage de Bruno Muel et Francine Muel-Dreyfus : « Weekends à Sochaux (1968-1974) » *in* Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti et Bernard Pudal (dir.), *Mai-Juin 68,* Paris, L'Atelier, 2008, p. 329-343. ■ 3. Sur ce tropisme, voir Anne-Sophie Perriaux, *Renault et les sciences sociales, 1948-1991,* Paris, Seli Arslan, 1999. ■ 4. Outre les travaux de Michel Pialoux, mentionnons notamment par ordre de parution : Jean-Paul Goux, *Mémoires de l'enclave,* Paris, Mazarine, 1986 (réédition en poche chez Actes Sud en 2003) ; Yves Cohen, *Organiser à l'aube du taylorisme. La Pratique d'Ernest Mattern à Peugeot (1906-1919),* Besançon, PUFC, 2001 ; Nicolas Hatzfeld, *Les Gens d'usine. 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux,* Paris, l'Atelier, 2002. ■ 5. Une anecdote tragiquement significative : en 1988, une des premières mesures prises par la nouvelle coalition dirigeante du CE (FO, CFTC, CGC, et le syndicat « jaune » SIAP) est le démantèlement de la Cité, un centre culturel qui est rasé en août. La bibliothèque, forte de 40 000 volumes, est dispersée en 2005. Voir Marcel Durand, *Grain de sable sous le capot,* Marseille, Agone, 2006, p. 265 et p. 357-358.

POUR VOUS ABONNER À LA RDL
RENDEZ-VOUS SUR
WWW.REVUEDESLIVRES.FR



99% > 1%

GET UP.

DESIGN:MOFOZVISUALZ-:OR THE 99%